

René Boylesve  
*Le Parfum des îles Borromées*  
(1898-1923)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre  
par Élodie Dufour

## GENÈSE MANUSCRITE ET PRÉ-ÉDITORIALE

### 1. NOTES DE VOYAGE

Au cours du voyage aux îles Borromées qu'il accomplit du 1<sup>er</sup> au 12 septembre 1895, René Boylesve (1867-1926) prend dix-neuf pages de notes au crayon à papier dans un petit carnet, d'une écriture hâtive et difficilement lisible, quoique peu raturée<sup>1</sup>. Sept pages marquées dans la marge supérieure d'une croix rouge (sur le recto et le verso des f. 24, 25 et 28 et sur le verso du f. 32) semblent indiquer une intention de revenir sur ces impressions.

Au demeurant, ces premières notes, prises sur le vif, seront complétées dès le retour à Paris par une seconde série de souvenirs à froid, parfois redondants, auxquels l'auteur donnera ce titre : *La guirlande de laurier rose. (Couleurs et parfums d'Italie.)*<sup>2</sup> Donner un titre à ces esquisses n'a rien d'anodin : c'est comme si Boylesve se déprenait déjà de ces notes biographiques, en chemin vers l'œuvre littéraire.

L'exécuteur testamentaire de l'écrivain, le très zélé Émile Gérard-Gailly, publiera l'ensemble de ces notes dans un petit volume d'hommage à René Boylesve, sous le titre *Voyage aux îles Borromées*<sup>3</sup>, en 1932.

### 2. NOUVELLE

De ces notes personnelles, écrites à la première personne, l'écrivain tirera l'année suivante une brève nouvelle, qui restera inédite de son vivant. Deux manuscrits sont conservés à la Bibliothèque nationale de France : un petit cahier abondamment raturé et corrigé par l'auteur (NAF 13281) et sa mise au propre, sur des feuilles volantes, par Émile Gérard-Gailly (NAF 18596). La page de titre, de la main de Boylesve, indique que la copie a été réalisée de son vivant.

---

<sup>1</sup> Conservé à la Bibliothèque nationale de France (« Carnet n° 3 », NAF 18606), le petit carnet à reliure de cuir noir est daté de l'année 1895. Les pages concernant le séjour aux Borromées vont du f. 24 au f. 34 recto selon la numéroteuse, et s'étendent de la page 43 à la page 63 selon la numérotation manuscrite – vraisemblablement de la main de l'auteur.

<sup>2</sup> Cette nouvelle série d'impressions de voyage se trouve dans une liasse de documents (NAF 18596 – f. 189 à f. 203), également conservée à la Bibliothèque nationale de France. À partir du f. 199, c'est Émile Gérard-Gailly qui copie (fidèlement ou non) les dernières pages, dont les originaux semblent avoir disparu. Gérard-Gailly a aussi pris soin de transcrire et d'annoter la première série de notes, menacée d'effacement (NAF 18596, f. 204 à 215).

<sup>3</sup> René Boylesve, *Voyage aux îles Borromées, suivi de la première version du Parfum des îles Borromées (Textes inédits et annotés) avec un portrait de l'auteur*, Paris, Le Divan, coll. « Le souvenir de René Boylesve », vol. 5, 1932, p. 7-69.

C'est à partir de cette dernière copie qu'a été établi le texte d'une double édition posthume de la nouvelle. La « Première version inédite du *Parfum des îles Borromées* (1896) » a été publiée dans la revue *Le Divan* en deux livraisons : celle de novembre 1931 (p. 385-397) et celle de décembre 1931 (p. 433-445). Une réédition en volume paraît l'année suivante en deuxième partie du livre d'hommage déjà mentionné<sup>4</sup>.

La nouvelle présente l'intérêt de conserver une relation subjective à la première personne, à l'instar des notes diaristiques originelles. Toutefois le narrateur, devenu un véritable personnage de fiction, ne se confond plus, désormais, avec la figure réelle de l'écrivain. Il ne porte pas encore le nom de Gabriel Dompierre, qui sera le sien dans le roman à venir : pour l'heure, le prénom Gabriel est attribué à un personnage secondaire, le poète Dante-Gabriel-Charles Lee, qui sera ultérieurement rebaptisé Dante-Léonard-William.

Cette nouvelle, très cérébrale, thématissant sa propre tentation idéaliste, engendrera pourtant un roman sentimental et dramatique, d'une toute autre densité sensuelle. À ce stade déjà, Boylesve a manifestement le projet d'écrire un roman, comme l'indique cette consigne en tête du manuscrit de la nouvelle : « à allonger d'autant pour faire un roman Ollendorff, petite collection » (NAF 18596, f. 229).

### 3. PROJET DE ROMAN

Ce qui fut dit fut fait. De ce projet de roman, quelques pages d'ébauche ont été conservées : des notes préparatoires, au crayon, couchent sur le papier des idées de scènes, en style télégraphique, de simples canevas comportant quelques passages rédigés et des esquisses de dialogues. La Carlotta y gagne en importance et ses amours semblent servir de contrepoint à ceux du héros, qui désormais possède un nom : Gabriel Leschevin, bientôt renommé Dompierre. Le personnage de Mme de Chandoyseau apparaît pour nouer le drame : c'est elle qui sème la jalousie entre les personnages. Sa petite sœur Solweg, absente de la nouvelle, vient fermer le triangle amoureux et contrebalancer la passion charnelle de Luisa Belvidera par son amour secret de jeune vierge.

Ces notes ont des fonctions variées et sont plus ou moins rédigées. Certaines d'entre elles esquissent l'intrigue à grands traits et laissent apparaître les principaux nœuds du nouveau récit. Des fils narratifs secondaires se nouent pour densifier la trame de la nouvelle : l'amour de Solweg pour Dompierre, celui de Mme de Chandoyseau pour Lee et celui du révérend Lovely pour Mme de Chandoyseau. Certaines propositions déboucheront sur des impasses, au premier chef ce grand ressort dramatique : « Monsieur Belvidera découvrira un jour que Dompierre aime Luisa. – grande scène. » (NAF 18596, f. 270.) Or la « grande scène » n'aura pas lieu : M. Belvidera conservera pour sa femme et pour Dompierre une affection pure de tout soupçon.

D'autres notes présentent plus de détails, tel le canevas du chapitre XIII au feuillet 273, qui comporte même des bribes de dialogue. Enfin, le feuillet 276 est un brouillon d'incipit, qui sera finalement délaissé. Ce début de roman décentrait la perspective en donnant plus d'importance au couple Chandoyseau (alors orthographié Chantdoyseau, indice qu'il s'agit d'un brouillon précoce), lequel se tiendra davantage à l'arrière-plan du récit. Le brouillon présente en effet les deux personnages à la veille de leur voyage de noces aux îles Borromées, chez eux, en leur château angevin. Le roman final fera de ce voyage nuptial un simple séjour d'agrément et jettera le voile sur leur intimité quotidienne.

Manifestement, ces notes volantes ne sont pas classées et leur chronologie exacte reste à établir. Certaines d'entre elles semblent précéder la rédaction du roman ; d'autres sont concomitantes, comme le prouve le nom flottant de certains personnages. Ainsi, certaines

---

<sup>4</sup>René Boylesve, *Voyage aux îles Borromées* [...], *op. cit.*, p. 73-126. Cette version présente quelques différences mineures avec le texte de la revue. Outre quelques virgules déplacées, il faut signaler le rétablissement d'un passage de quelques lignes à la page 92 (de « que j'ai en horreur » à « pour les cicerones... »). Ces lignes correspondent à une réplique du narrateur, qui a pu être accidentellement omise dans la parution en revue.

notes appellent encore le héros Leschevin quand d'autres lui attribuent déjà celui de Dompierre, qui ne sera fixé qu'en cours de rédaction du roman.

#### 4. MANUSCRIT DU ROMAN (NAF 13129 – 199 feuillets)

Il existe un manuscrit complet de la première version du roman. Le texte, qui comprend environ 11'000 lignes, décuple la nouvelle matricielle, enrichie d'épisodes et de personnages. Ce manuscrit, daté du 22 juillet 1897, est conservé à la Bibliothèque nationale de France sous une demi-reliure en parchemin blanc. Il comporte une double pagination de la main de l'auteur : une seconde pagination au crayon corrige la première, à l'encre. Enfin, il intègre des feuillets volants reliés ultérieurement. Le texte est écrit au verso seulement, dans la moitié gauche de la page, la moitié droite ayant été réservée par anticipation pour les corrections et ajouts ultérieurs.

L'ordre des pages ne suit pourtant pas toujours la chronologie de la rédaction : les vingt-neuf premiers feuillets, qui n'ont d'ailleurs pas toujours été reliés dans l'ordre, ont été réécrits *a posteriori*. Il faut aussi signaler l'absence de f. 27, omis par erreur dans la numérotation. En fait, ce sont les cent trente-sept premières pages qui ont fait l'objet d'une minutieuse réécriture, soit les deux premiers tiers du roman. Jusque-là, Boylesve avait maintenu le narrateur à la première personne de la nouvelle, avant de faire un autre choix narratif et d'adopter, en cours de rédaction, une narration à la troisième personne. Le nouveau patronyme du héros (d'abord baptisé Leschevin, puis Dompierre) est entériné en cours de réécriture (à partir du feuillet 8, il est adopté d'emblée). Toutefois, la réécriture n'est pas parachevée et quelques feuillets ont échappé à la transposition.

Mais si les premiers feuillets ont été intégralement réécrits (et les originaux perdus), les feuillets 30 à 143<sup>5</sup> ont fait l'objet de simples surcharges : l'auteur a substitué la troisième personne à la première et fait toutes les adaptations induites par ce changement énonciatif. Puis, à partir du feuillet 144 (soit le début du chapitre XIII), la troisième personne est adoptée d'emblée, jusqu'au terme du récit.

Significativement, à cette mutation énonciative correspond un changement notoire dans le graphisme, qui s'explique sans doute par une reprise différée de la rédaction un temps suspendue par le travail de modifications. Émile Gérard-Gailly présume en outre que le travail a été interrompu par un voyage à Naples à la fin de février 1897, soit quelque quatre mois avant la fin de la rédaction. Au reste – telle est son hypothèse –, c'est à la faveur de ce voyage que Boylesve aurait opté pour la nouvelle formule à la troisième personne.

À l'évidence, ce manuscrit est celui qui a été communiqué au journal où le roman paraît une première fois : *L'Écho de Paris*, car les modifications apportées pour l'édition Ollendorff n'y figurent pas.

Nous n'avons pas retrouvé d'épreuves pour cette édition en revue.

## GENÈSE POST-ÉDITORIALE

Cinq éditions se succèdent entre 1898 et 1923 :

Édition pré-originale	15 février – 26 avril 1898	<i>L'Écho de Paris</i>	60 livraisons, 6 col.
Édition originale	Mai 1898	Paul Ollendorff	1 vol., 321 p., in-18, couv. ill. par R. du Coudrey
2 <sup>e</sup> édition	1902	Paul Ollendorff	1 vol., 322 p., in-18

<sup>5</sup> Selon la pagination à l'encre, la plus régulière.

3 <sup>e</sup> édition	1908	Calmann-Lévy « Nouvelle collection illustrée »	1 vol., 108 p., in-8 à 2 col., ill. par Juan E. Hernandez Giro
4 <sup>e</sup> édition	1923	Calmann-Lévy	1 vol., 259 p., 200x140cm

### 1. *L'ÉCHO DE PARIS* (1898) > OLLENDORFF (1898)

C'est entre le 15 février et le 26 avril 1898 que paraît la première version imprimée du *Parfum des îles Borromées*. Les soixante livraisons, disposées sur six colonnes d'une quarantaine de lignes, paraissent quasi quotidiennement en bas de la deuxième ou de la troisième page de la revue.

À la rigueur, le seul support périodique et les modalités de publication qui lui sont inhérentes suffiraient à faire de cette version du roman une version à part, quand bien même le texte en volume n'en changerait pas une virgule. La même question se pose pour toute publication fragmentée : dans quelle mesure la parution en feuilleton, rythmée par le calibrage des livraisons, infléchit-elle la première réception du roman ? En outre, la revue poursuit parallèlement plusieurs feuilletons dont les livraisons se chevauchent et s'enchevêtrent, *La Force de l'Amour* de Jean Reibrach (qui en est à sa vingt-septième livraison au moment où commence la publication du *Parfum des îles Borromées*) et *Mulot et Gendres* de Charles Foley (le roman débute à la quarante-septième livraison de celui de Boylesve). Ces publications simultanées n'ont pu manquer d'influencer la lecture des abonnés qui découvraient le roman de Boylesve. L'atmosphère vaguement zolienne du roman de Jean Reibrach, cousu d'intrigues sentimentales, mondaines et pécuniaires, ou la tonalité passablement misérabiliste du roman de mœurs de Charles Foley, qui rappelle ici ou là les Goncourt ou Alphonse Daudet, nonobstant le style, ont-elles tiré, par contagion, le *Parfum* vers une forme de réalisme bourgeois aux yeux de ses premiers lecteurs ?

Cette interrogation quant aux effets de lecture induits par le co-texte pourrait être étendue, en cette période tumultueuse où l'Affaire Dreyfus bat son plein. En effet, des articles sur « Le Procès Zola » précèdent régulièrement le feuilleton, faisant assurément un curieux contrepoint. Les répercussions de ces articles peuvent d'ailleurs être très concrètes, car les péripéties de l'Affaire et le compte-rendu des audiences en Cour d'Assises empêchent certaines livraisons – on note pas moins de dix interruptions<sup>6</sup> – auxquelles ce billet est alors substitué, dans son immuable formule : « L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre intéressant feuilleton : *Le Parfum des îles Borromées* par M. René Boylesve. »

La publication en volume est presque immédiate. En mai 1898, l'éditeur Paul Ollendorff propose *Le Parfum des îles Borromées* dans une édition très soignée de 321 pages, à 35 lignes par page. La couverture est illustrée par R. du Coudrey dans un goût très 1900 : une belle rousse<sup>7</sup> aux courbes maniéristes se détache sur un décor vert, sous une glycine stylisée à la mode Art nouveau. Assurément, cette couverture annonce un roman au goût du jour.

Et il faut supposer que le roman connut un certain succès : la même année se succèdent quatre éditions, et une cinquième en 1899. Il s'agit de simples réimpressions du texte de l'édition *princeps*, à ceci près que la couverture n'est plus illustrée<sup>8</sup>.

Il est révélateur de confronter l'édition en feuilleton et l'édition originale en volume, lesquelles diffèrent sensiblement. D'abord, le paratexte s'enrichit d'une dédicace à Alphonse Daudet – qui disparaîtra de l'édition de 1908 pour réapparaître dans celle de 1923. Ensuite la composition est remaniée : des vingt-neuf chapitres de *L'Écho de Paris* – vingt-huit, en

<sup>6</sup> Sont reportées les livraisons des 20 et 26 février, 5, 9 et 14 mars, 3, 16, 18, 20 et 23 avril.

<sup>7</sup> On peut se demander de quel personnage il s'agit. Aucune des trois héroïnes du roman n'est rousse : Mme Belvidera et la Carlotta sont de brunes Italiennes et la jeune Solweg est blonde.

<sup>8</sup> Nous n'avons pas pu vérifier ce qu'il en était de tous les tirages, pratiquement introuvables.

réalité, si l'on tient compte des erreurs de numérotation – Boylesve fera trente chapitres pour l'édition Ollendorff. Aucun chapitre n'a pourtant été ajouté : c'est la segmentation du texte qui change. Ainsi, le chapitre IV débute au milieu de l'initial chapitre III ; le chapitre VII sera divisé pour donner lieu à un chapitre VIII anticipé ; de même que le chapitre XIX, scindé en deux. Il faut ajouter à cela deux erreurs de chapitrage : on enregistre une première erreur à la trente-quatrième livraison, celle du 25 mars, qui numérote par mégarde un chapitre XV alors qu'il s'agit du treizième. Toute la numérotation s'en trouve décalée jusqu'au chapitre XXIX, où une seconde erreur rétablit partiellement la première : là, un second chapitre XXVIII se substitue au chapitre XXIX attendu.

À l'échelle inférieure de la composition, Boylesve a surtout entrepris un travail de toilettage, modifiant quelque peu l'organisation des paragraphes, probablement pour qu'ils épousent mieux la progression narrative. Plus significatifs sont les changements de ponctuation, dont on ne sait toutefois si ils sont le fait de l'auteur ou de l'éditeur. Toujours est-il qu'ils modifient non seulement le rythme, mais parfois même le sens des phrases. Ainsi, Mme Belvidera, qui était dans *L'Écho* une « excellente épouse, probablement bonne mère, ainsi qu'il paraît », devient une « excellente épouse probablement, bonne mère ainsi qu'il paraît », l'adverbe « probablement » ne portant plus sur le même syntagme – ce qui n'est pas anodin dans un récit d'amours adultères.

Boylesve opère aussi de méticuleuses modifications d'ordre stylistique. Outre des substitutions relativement anecdotiques, il faut noter des suppressions de quelque étendue, qui ménagent une plus grande économie des effets. Mais ces suppressions sont surcompensées par des ajouts – le texte en volume est légèrement plus long que le texte pour la revue –, ajouts qui sont souvent des prises de distance explicative, développements psychologiques et généralisations morales. C'est que le roman, à ce stade, se trouve encore dans une phase de légère expansion : tout indique en effet qu'après avoir livré le roman à *L'Écho de Paris*, Boylesve a continué à le retoucher en vue de la publication en librairie. Le processus de création n'est pas encore achevé.

## 2. OLLENDORFF (1898) > OLLENDORFF (1902)

Une sixième édition est imprimée en 1902 chez le même éditeur, après recomposition cette fois. Cette nouvelle édition, peu soignée, comporte des coquilles absentes de l'édition originale, ainsi que des modifications, affectant l'orthographe et la ponctuation, qui sont très certainement du fait de l'imprimeur.

## 3. OLLENDORFF (1898) > CALMANN-LÉVY (1908)

### *L'exemplaire de travail*

L'édition Ollendorff ne mettra pas un terme définitif à ce processus, tant s'en faut. Au printemps 1907, Boylesve rouvre le chantier du *Parfum des îles Borromées*. Il travaille à même un exemplaire de l'édition Ollendorff de 1898 pour reprendre le texte de fond en comble. Ce document de travail est conservé à la BnF sous la cote NAF 13131 (321 pages, demi-reliure de parchemin blanc).

Les corrections sont importantes à la fois en nombre et en volume : Boylesve effectue aussi bien des retouches de détails, qui témoignent du grand soin apporté à ce remaniement, que des suppressions de vaste ampleur, jusqu'à des chapitres entiers<sup>9</sup>. Si l'on se fie aux

---

<sup>9</sup> Il supprime ainsi un bloc de près de quarante pages entre les p. 223 et 261 (les pages 225 à 260 sont d'ailleurs arrachées de l'exemplaire de travail). Il semble que Boylesve ait procédé en plusieurs temps : une première série d'annotations succinctes est faite au crayon bleu. Ce sont surtout des repères en marge des paragraphes et des biffures. Il s'agit vraisemblablement d'une première étape dans le remaniement, car l'écrivain reviendra sur certaines suppressions pour les annuler, ponctuellement au crayon rouge, plus fréquemment au crayon à papier. Les annotations au crayon correspondent à la deuxième étape, semble-t-il, d'un remaniement qui ne va pas au-delà du troisième chapitre. Ensuite, Boylesve adopte définitivement l'encre noire, qu'il emploie déjà au début du chapitre III, pour procéder jusqu'au dernier chapitre à des modifications importantes et minutieuses.

comptes de l'exécuteur testamentaire, sur les 11'000 lignes initiales de l'exemplaire, Boylesve n'en laisse intactes que 6'000 environ.

Cet élagage drastique alimente les hypothèses. Peut-être s'agit-il d'une commande, aux contraintes de laquelle Boylesve a dû se conformer, bon gré mal gré. Calmann-Lévy publie en effet une collection illustrée à bon marché et pour répondre aux exigences de cette collection, Boylesve a dû réduire sensiblement le roman original. On peut aussi se demander si la volonté de rendre le roman accessible à un cercle élargi de lecteurs n'a pas présidé à cette réécriture synthétique, qui fait l'économie des longs développements psychologiques et spéculatifs pour épurer la narration. À nouvel éditeur, nouveaux lecteurs, et nouvelles visées : Boylesve part-il à la conquête d'une plus large reconnaissance, avec la Coupole en ligne de mire<sup>10</sup> ?

Mais la préoccupation de l'auteur n'est sans doute pas tant éditoriale et académique qu'esthétique et stylistique. Tout a commencé avec un autre roman, *Les Bonnets de dentelle*. En 1899, Boylesve en soumettait le manuscrit au féroce critique Louis Ganderax, alors directeur de *La Revue de Paris*. Mais la mode, désormais, n'était plus au style fleuri des Symbolistes et des Décadents : elle était au classique, à la sobriété du style et de la narration. Jugeant le manuscrit de ce récit d'enfance trop luxuriant, Louis Ganderax le refusa. Loin de se décourager, Boylesve réduisit le roman d'un tiers. L'œuvre enfin acceptée parut dans *La Revue de Paris* à l'automne 1900, sous le titre *La Becquée*.

Dorénavant, le pli étant pris, et le *Parfum* connaîtra un destin similaire. Le roman se resserre autour de l'intrigue principale ; les personnages secondaires s'estompent pour laisser la vedette aux héros, qui eux-mêmes évoluent dans le sens d'une moindre épaisseur psychologique ; et surtout le style est plus sobre – moins romantique et plus classique, pour le dire avec les catégories de l'époque.

#### *Les épreuves corrigées de 1907*

Le texte ainsi refondu est approuvé par les éditions Calmann-Lévy, qui produisent un premier jeu d'épreuves de 138 feuillets à la fin de l'été 1907, en vue d'une édition illustrée à 95 centimes. Ces épreuves sont datées au tampon du 19 au 22 août. Boylesve travaille rapidement : les secondes épreuves sont commandées le 10 septembre.

Sur ces premières épreuves, Boylesve procède encore à de pointilleuses retouches et à de nouvelles suppressions, tant et si bien qu'Émile Gérard-Gailly veut voir en ces épreuves et le texte finalement imprimé en juin 1908 deux versions distinctes du roman. Il en veut pour preuve la reliure que Boylesve a faite de ces épreuves, lesquelles vaudraient un manuscrit à part entière. La mention ajoutée par Boylesve en première page va en ce sens : « Prière instante de vouloir bien conserver ces placards corrigés et les rendre à l'auteur après tirage mise en pages. R. B. »

Parmi ces retouches, on note aussi bien des substitutions que des ajouts et, surtout, des suppressions. Ces dernières peuvent être relativement étendues : au chapitre XIII, par exemple, c'est tout un dialogue qui disparaît, en emportant plusieurs colonnes de texte (NAF 13130, f. 98 à f. 101). Il est des écrivains qui, tel Proust, gonflent leurs manuscrits d'ajouts en marge et autres « paperolles », et dont le processus créatif suit une expansion infinie ; il en est d'autres, comme Boylesve, pour qui écrire veut dire réduire, élaguer, condenser.

---

<sup>10</sup> Il y sera reçu après la guerre, en 1919.

### L'édition de 1908

Boylesve défriche tant et si bien que la version qui paraît finalement ne représente plus en volume que la moitié à peine de l'édition originale de 1898 : de 493'780 signes, nous sommes passés à 236'760, ce qui correspond à une diminution de 48 %.

Le livre, relativement bon marché, est destiné à un large public. Il est abondamment illustré par Juan E. Hernandez Giro. Quant au texte, il a fait l'objet d'une réécriture extrêmement minutieuse, jusqu'au nom de certains personnages (ainsi Solweg a-t-elle troqué son nom ibsenien pour celui de Ghislaine, d'une couleur plus symboliste). Mais il est des changements moins anecdotiques. D'importantes modifications affectent la structure narrative. Les chapitres sont restructurés ; on constate la fusion des chapitres XIII et XIV et surtout la suppression des chapitres XVI, XVII, XVIII, XIX, XX et XXIII. Ces suppressions massives de chapitres et de passages étendus entraînent un nouvel équilibre narratif. Ce sont en particulier les développements psychologiques qui sont sabrés, en sorte que le drame intime se déplace sur le terrain du drame social. Le suspens quant à l'issue de la liaison disparaît, atténuant le tragique de la rupture, si bien que les personnages apparaissent conduits par une sorte de fatalité. Ils semblent dépossédés non seulement de leur libre arbitre, mais même de leur personnalité, dont les traits piquants sont édulcorés ou tout bonnement éliminés, par un travail de « dépsychologisation » du récit, qui se manifeste notamment par un moindre recours à la focalisation interne et par une réduction du dialogue.

L'une des lois présidant à ce remaniement tient à une volonté de gommer les particularismes, pour tendre à une plus grande universalité, des caractères mais aussi du style. Toutes les adaptations vont en ce sens : le roman au style encore très « fin-de-siècle » en 1898, style marqué par les apports symbolistes et par l'écriture artiste, vise en 1908 une forme d'épure classique. Globalement, le style est resserré ; les phrases, sévèrement ébranchées, sont d'un dessin plus net, comme on en jugera par cet exemple :

Ollendorff (1898)	Calmann-Lévy (1908)
Le soleil était descendu <b>de l'autre côté de</b> la montagne ; un prompt crépuscule répandait ses parures sur <b>les</b> monts lointains <b>et sur le lac</b> . Le poète et son ami furent témoins d'un de ces <b>instants presque insaisissables</b> où la nature qui pressent la chute prochaine de la lumière, <b>semble tout entière en proie à une crise de sensibilité suraiguë</b> . La moindre surface de la terre <b>ou</b> de l'eau y <b>prend</b> un aspect <b>de</b> si fragile <b>délicatesse que malgré soi l'on retiendrait</b> son souffle de peur de froisser <b>une</b> si tendre <b>susceptibilité</b> . <b>Une</b> faible brise <b>infiniment ténue</b> irisait les eaux <b>teintées de pâle lilas ; des tons de rose mobiles passaient</b> sur la verdure des hauteurs ; tout s'alanguissait, s'exténuait, à la <b>façon de l'aspect de la vie sur la joue d'une enfant mourante</b> .	Le soleil était descendu <b>derrière</b> la montagne ; un prompt crépuscule répandait ses parures sur <b>le lac et sur les</b> monts lointains. Le poète et son ami furent témoins d'un de ces <b>spectacles charmants</b> où la nature qui pressent la chute prochaine de la lumière, <b>ne contient plus sa délicatesse</b> . La surface de la terre <b>et</b> de l'eau y <b>prit</b> un aspect si fragile <b>que l'on eût retenu</b> son souffle de peur de froisser <b>un</b> si tendre <b>épiderme ; une</b> faible brise irisait les eaux ; <b>une main invisible y sema des lilas ; une autre effeuillait des roses</b> sur la verdure des hauteurs ; tout s'alanguit, s'exténuait avec <b>des dégradations lentes et exquises</b> .

On voit comment Boylesve retravaille le rythme en rééquilibrant l'ordre des constituants (les deux groupes coordonnés sont rangés par masses volumiques croissantes : « sur les monts lointains et sur le lac » → « sur le lac et sur les monts lointains »). Les expansions nominales se raréfient (par exemple, « une faible brise **infiniment ténue** »). Enfin, le passé simple, d'aspect global, est préféré à l'imparfait, sans doute jugé trop évanescent.

En règle générale, Boylesve s'efforce d'épurer son texte en retranchant tout ce qui peut être apparenté à une écriture trop pressée d'éblouir le lecteur par ses mots rares ou sa syntaxe retorse. Qu'elle plaise ou non au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, il faut comprendre la version de 1908 dans son contexte, celui d'une nouvelle promotion des valeurs classiques, à l'heure

où les audaces symbolistes et décadentes ont cessé de plaire. L'atticisme un peu aride de la seconde version rend compte de cette mutation des sensibilités.

#### 4. CALMANN-LÉVY (1908) > CALMANN-LÉVY (1923)

Une dernière édition paraîtra du vivant de l'auteur, chez le même éditeur, en 1923. Le texte est quasiment identique à celui de l'édition de 1908, à quelques menues rectifications près, d'orthographe et de ponctuation. Cette édition ne cible pourtant pas exactement les mêmes lecteurs ; tirée à 1850 exemplaires sur papier vélin du Marais, elle est moins démocratique, et signe la consécration d'un écrivain ayant désormais sa place aux rangs des Immortels. Le texte, plus aéré, comprend 259 pages et ne comporte plus d'illustrations. La dédicace à Alphonse Daudet est rétablie.

Cette dernière édition semble entériner le texte de 1908. La version courte ayant été la dernière publiée – et republiée – du vivant de l'auteur, elle fut considérée comme la seule autorisée, et ce fut par conséquent la seule à connaître des rééditions posthumes, jusqu'à ce jour.

## Éléments bibliographiques

### Éditions originales

BOYLESVE René (1898a) : « Le parfum des îles Borromées », *L'Écho de Paris* (15 février - 26 avril).

BOYLESVE René (1898b) : *Le Parfum des îles Borromées*, Paris, Ollendorff.

BOYLESVE René (1902) : *Le Parfum des îles Borromées*, Paris, Ollendorff.

BOYLESVE René (1908) : *Le Parfum des îles Borromées*, Paris, Calmann-Lévy.

BOYLESVE René (1923) : *Le Parfum des îles Borromées*, Paris, Calmann-Lévy.

### Crédit photographique

Bibliothèque nationale de France

*L'Écho de Paris*, 1898.

Ollendorff, 1898 et 1902.

Première mise en ligne : 25 octobre 2020.

Pour citer ce texte :

DUFOUR Élodie (2020) : « Genèse éditoriale du *Parfum des îles Borromées* », Variance.ch.